

UNE SI PETITE  
EXTERMINATION



ANNA JANKO

UNE SI PETITE  
EXTERMINATION

Traduit du polonais  
par Agnès Wisniewski

LES EDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original: *Mała zagłada*

© Copyright by Anna Janko

© Copyright by Wydawnictwo Literackie, Kraków, 2015

All rights reserved

© 2018, Les Éditions Noir sur Blanc, pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-497-5













*À ma mère, Teresa Ferenc,  
et aux habitants de Sochy,  
un village de la région de Zamość*





Renia et Jaś. Photographie prise environ trois mois  
après la pacification de Sochy.



## Début

Réfléchis, maman, ce que tu as connu n'est pas le pire. Juste un carnage et un incendie. Ni sévices, ni cruauté, ni maltraitance. Pas même un viol. Ils avançaient et tuaient dans la foulée. N'importe comment. S'ils rataient leur cible, ils tiraient à nouveau. Rien à redire, mourir par balle serait la meilleure des morts à ce qu'on dit. Nombreux sont ceux qui rêveraient de finir ainsi...

Réfléchis, maman : ton père n'a souffert qu'un instant et ta mère, pas du tout. Un quart de seconde, et pfft, elle n'était plus de ce monde ! Tes parents n'ont même pas vu brûler votre nouvelle maison. Ils n'ont jamais su que tout le village avait été incendié et que presque tous ses habitants avaient péri. Une chance, en somme.

J'imagine ce qui se passa ou plutôt je me souviens. Une peur est une sorte de mémoire, je peux donc le dire ainsi. La peur héréditaire, transmise in utero, tétée avec le lait maternel, de celles qui protègent les tout-petits du danger.

Je me souviens de ce jour ; tes cauchemars ont coulé dans mes veines alors que j'étais lovée dans ton ventre, reliée à toi par le cordon ombilical. Ils hantaient constamment ton sommeil, seul moyen pour toi d'évacuer ce trop-plein d'horreurs : le sang répandu, le crépitement des flammes, les cris

humains absorbés par les yeux et les oreilles de la petite fille de neuf ans que tu étais et qui prenait part à l'apocalypse. Tu y avais participé en toute lucidité et conscience car, à cet âge, on est mûr pour la tragédie. Mais tu ne connaissais pas la langue du crime, aussi t'était-il impossible d'en parler à quiconque avant moi; tandis que moi, installée dans ton ventre, je pouvais entendre ton histoire sans paroles. Ensuite, après m'avoir mise au monde, tu as appris ces mots en même temps que moi... L'histoire de ton enfance est le suc de la mienne. C'est pour cela que je me souviens de cette journée comme si je l'avais moi-même vécue.

L'aurore du premier jour de juin commence à poindre après un mois de mai venteux et froid, après une nuit profonde et courte. Tout d'abord, alors que l'obscurité se fait moins dense, le ciel se sépare de la terre. Puis apparaissent les taches plus claires des arbres qui terminent leur floraison dans l'étroitesse des vergers. Un chien aboie, puis un autre, et un autre, pourtant ils devraient dormir encore. Le soleil se lève et lorgne la petite vallée serrée au milieu des collines. Le village blotti au fond compte quatre-vingt-huit maisons, presque toutes recouvertes de toits de chaume. Deux ou trois sont construites en pierre. Une seule est en bois avec un toit de bardeaux et des fondations maçonnées, la nôtre. Au numéro cinquante-sept, du côté nord de la route qui file d'ouest en est et que les habitations bordent de part et d'autre.

Sochy.

On est le mardi 1<sup>er</sup> juin 1943, il est presque cinq heures du matin à Sochy, un village situé à trois kilomètres de Zwierzyniec, à dix-neuf de Biłgoraj, à vingt-sept de Zamość, à quatre-vingts de Lublin, à deux cent trente de Varsovie. Et, à vol d'oiseau, à six cent quatre-vingt-dix-huit de Berlin. À huit minutes-lumière du Soleil...

Le soleil n'est pas encore bien arrimé à ses rayons lorsque, comme dans un mauvais rêve, des hommes surgissent sur les versants nord et sud, et, venant par la route, tant à l'est qu'à l'ouest.

Tu rêves à cette heure. Tu te souviens de ce rêve, je le sais, car c'est le dernier d'une vie normale. Tu rêves que tu

es avec ta mère dans une petite ville, sur une grande place pleine de monde. Une foule immense, une marée humaine... cette mer emporte ta mère et tu la perds de vue. Tu regardes autour de toi, tu l'appelles, en vain. Sur la place, il y a de moins en moins de monde, quelques silhouettes à peine, tu te tiens debout près d'un arbre solitaire et tu cries de toutes tes forces : « Maman ! Maman ! » Mais elle ne t'entend pas, personne ne t'entend, ton cri est silencieux. Cela arrive dans les rêves, cette impression d'être dans un bocal de verre, au-delà du monde.

Tu es terrifiée.

Sais-tu que, toute petite, j'ai eu un rêve identique ? Il fait écho au tien. La première fois, c'était à Stolnikowizna où habitait la famille de ta mère. C'est là-bas que vous m'emmeniez, jamais à Sochy. C'était la même terre, à quelque quarante kilomètres de Lublin, une distance que ton père avait l'habitude de parcourir à vélo. Un jour, j'y suis allée seule avec papa, je devais avoir tout au plus cinq ans. J'ignore pourquoi tu n'étais pas là. Nous habitons alors à Rybnik en Silésie. Tu étais sans doute restée à la maison.

Après ce long voyage, on couche l'enfant fatiguée. Il y a deux lits dans la chambre, je les vois encore : l'un en face de l'autre, chacun contre un mur, avec une literie à carreaux rouges sur l'un, à carreaux bleus sur l'autre. Je ne sais pas sur lequel je m'endors. Dans mon rêve, je me réveille et papa n'est plus là, il m'a laissée dans cette maison étrangère. Il est allé reprendre le bus tout seul, il est reparti. Je cours derrière lui, je crie de toutes mes forces : « Papa ! Papa ! » Il ne m'entend pas car mon cri est silencieux. Cela arrive dans les rêves, cette impression d'être dans un bocal de verre, au-delà du monde. Je suis terrifiée. À mon réveil, je me précipite hors de la maison. Assis sur le banc, sous la fenêtre, juste à gauche de l'entrée, j'aperçois mon père. Il est là ! Assis avec Leonka, la plus jeune sœur de ta mère, et ses deux fillettes, Jadzia et Tereska, accroupies à leurs côtés. Ils sont baignés par la lumière figée, mordorée, du soleil couchant.



Ma grand-mère Józia. C'est la seule photo qui nous est restée d'elle. Elle a été prise quelques mois avant sa mort. Elle a eu le temps d'être une épouse et une mère heureuse.



Mon grand-père Wladek Ferenc. Il est mort à trente-trois ans, à l'âge du Christ. Il a eu le temps de planter un arbre, de donner naissance à un fils, de construire une maison.



Par la suite, j'ai refait plusieurs fois ce même rêve, l'autobus était rouge ou bleu... Les bus bleus vont au ciel, les rouges vont en enfer. C'est ce que nous disions, nous, les enfants. À l'époque, il y avait deux marques d'autobus, les «Jelcz» et les «San», peints dans deux couleurs: en rouge, pour ceux qui desservait la ville, en bleu pour ceux de la campagne.

Quelle était la couleur de la literie à Sochy? Tu ne t'en souviens pas. Quel souvenir garde un enfant de la guerre? Celui qui a trois ans, comme ta sœur Kropka, aucun. Tout ce qui arrive à un enfant de cet âge se dilue dans l'inconscient. Celui qui en a cinq, comme ton frère Jaś, garde quelques images que sa mémoire mêle et dé mêle... mêle et dé mêle... Celui qui en a neuf, comme toi, est en revanche entièrement mûr pour la tragédie et traîne avec lui le livre de la guerre où le mot «fin» se trouve à la première page. Quelle était la couleur de la literie à Sochy? Rouge?

Vous m'emmeniez à Stolnikowizna, jamais à Sochy. Toujours pour une période très courte, car, à chaque fois, il nous fallait repartir en hâte: je tombais malade au bout de deux ou trois jours. Vous m'avez fait baptiser là-bas comme le montre une photo: Leonka tient le jeune nourrisson engoncé dans son fourreau, des silhouettes sombres l'entourent. Vous êtes tous tellement sérieux que l'on ne croirait pas assister à un repas de baptême mais à celui d'un enterrement.

Aussitôt rentrés de l'église, quelqu'un remarque que l'enfant va mal et que son visage est couvert de taches rouges. Est-ce dû à l'eau bénite? Croupie peut-être? Au bout d'une heure, les mêmes taches apparaissent sur le ventre et le dos, il faut démailloter le bébé et le tenir dans les bras tout nu, tellement il s'époumone. Il se trouve que dès les premiers instants de sa vie, le nourrisson, qui n'est autre que moi, est allergique à la terre de ses ancêtres. Éruption de boutons qui démangent atrocement et gorge enflée ne se laissent soigner par aucun autre moyen que le sauve-qui-peut: il nous faut fuir la région de Zamość.



La présence d'un photographe dans un village était un événement rare. Renia, juste avant la guerre, le jour de la fête de l'Assomption de la Vierge.

Le loëss «cendré», une terre fine comme de la poudre, brune comme le cacao, emportée par le vent, pénétrait en moi par les pores de la peau, les narines et la bouche.

Petite fille, je vous ai accompagnés là-bas plus d'une fois mais, très vite, il nous fallait rentrer: j'étais couverte de boutons qui démangent, la peau tout irritée, me tordant et hurlant de douleur. Un peu plus tard, j'avais alors une dizaine d'années, j'ai voulu y passer des vacances. Mais la nuit, je m'arrachais aux édredons et grattais des deux mains mes cuisses et mon ventre en feu. Dans la journée, je restais allongée dans la chambre, car mon mal de gorge m'enlevait toute énergie. Tout le monde allait au champ ramasser le lin et, moi, je restais à la maison et essayais de me soigner; en vain. Je me levais parfois pour les voir se baisser, couper, lier les petites bottes; je traversais la chaumière, endolorie et transpirante, et cherchais à manger tant bien que mal un peu de betterave ou de choucroute. Sur le fourneau de la cuisine, il y avait toujours deux grandes marmites de légumes attendant que Leonka, son mari et mes cousines rentrent des champs. Il y avait aussi des sortes de galettes empilées les unes sur les autres, mais mon gosier refusait d'avaler une pâte aussi dure. Il me fallait tout planter là et m'éloigner de ce lieu.

C'était en 1974. Avant de tomber malade, avant que mon corps ne se rappelle qu'il lui était impossible de rester en cet endroit, j'ai eu le temps de me promener un peu au village. Certaines maisons étaient encore recouvertes de chaume et peintes en bleu. J'ai même croisé dans une rue une vieille femme en fichu, une vraie babouchka ambulante, qui m'a prédit deux maris et une vie de voyages. Je l'ai rencontrée après le virage, juste à l'endroit où se trouvait la maison vide de tes grands-parents maternels. Le chemin de terre boueux avait une jolie couleur brun foncé, il était bordé d'une herbe rase gorgée d'eau comme une éponge où des oies couraient en poussant des cris rauques. Une moto les effrayait. Et, comme toutes les oies, elles avaient peur de façon agressive. Pas loin de là, un garçon sur une motocyclette noire et brillante faisait vrombir son moteur pour le plaisir. Il portait un costume en polyester blanc imprimé avec des boutons dorés. Une tenue de dimanche du plus grand chic à l'époque.

Quelques hommes de « nos » villages avaient émigré aux États-Unis avant la Seconde Guerre mondiale, comme l'un de tes oncles paternels – comment se prénommaient-ils déjà? Quand on parlait de lui, on disait toujours «le frère d'Amérique». Et dans ce village boueux, ce costume blanc avec ses boutons dorés était sûrement arrivé dans un colis américain...

Avant que resurgisse mon allergie, j'avais réussi à aller dans la maison de mes arrière-grands-parents. Elle était déjà à l'abandon mais tenait encore debout. Je l'ai parcourue de long en large, j'ai ouvert l'armoire grinçante de couleur bistre. J'ai inspecté le coffre qui ne renfermait que l'odeur de plusieurs couches de moisissure, j'ai observé mon reflet dans le miroir terni suspendu au-dessus de la table de cuisine et mon visage m'a semblé être d'une pâleur mortelle. J'imaginai, maman, que tu t'étais regardée dans ce miroir trente ans auparavant, lorsque tu étais arrivée ici après l'incendie de Sochy. J'avais l'impression de te fixer droit dans les yeux et de voir ton image. Si les miroirs avaient une mémoire, s'ils savaient l'utiliser, qui sait, peut-être que personne n'aurait eu l'idée de faire des films?

J'ai marché sur les planches irrégulières. Je me suis accroupie, les espaces entre elles se sont élargis: j'ai entraperçu une petite perle bleue et une épingle à cheveux. Je me suis assise sur une chaise décatie qui, jadis, avait dû être blanche. Je voulais ressentir quelque chose sans savoir quoi. Un autre temps. Une autre moi-même.

J'ai fini par y arriver. C'était comme assister à une fête sans convives, comme chercher les traces d'une civilisation disparue ou quittée depuis longtemps. Personne n'attendait mon retour, car le temps s'était écoulé dix fois plus vite pour ceux qui étaient restés.

Sur le seuil, au moment de partir pour rejoindre la maison de Leonka, un coq m'attaqua. Un coq énorme, roux, avec une crête semblable à un morceau de viande rouge. Il me guettait sur le pas de la porte et, dès qu'il m'aperçut, il s'élança avec vacarme et battement d'ailes – une mise en scène à la Hitchcock – et me planta son bec dans le genou. Je poussai un cri. Avant qu'il ne reprenne son envol, je battis en retraite à l'intérieur de la maison. Les mains tremblantes, je tirai le

verrou. J'avais entendu Leonka dire qu'un coq gardait la maison, celui du voisin ; il avait fait de la ferme abandonnée sa chasse gardée. Je n'avais toutefois pas pris au sérieux cette histoire ! Et lui, il me traita comme une intruse faisant irruption sur son territoire.

Je suis restée assez longtemps prisonnière de la maison vide en ayant peur de sortir. Le sang coulait de mon genou et l'angoisse me serrait la gorge. Au bout d'un moment, l'émotion étant retombée, je profitais d'un instant où le coq se dirigeait vers la grange pour m'élancer dans la cour en boitillant. J'ai claqué le portillon derrière moi. Étais-je de ce lieu ou non ? On ne voulait pas de moi ici.

Deux semaines après, couverte de boutons, la gorge enflée – j'avais tenu bon tout ce temps –, j'ai été reconduite en charrette jusqu'à la station d'autobus de Wysokie. Arrivée à Lublin, j'ai pris le train pour Wrocław (tu te rappelles, nous habitons dans cette ville à l'époque). J'ai passé les mois suivants à contempler mes jambes de jeune fille abîmées par des cicatrices bleutées, stigmates de mes blessures que je n'arrêtais pas de gratter, et je me suis fait la promesse de ne jamais plus retourner là-bas...

L'allergie ne cessa qu'à l'âge adulte. Aussi, en 1998, tentai-je un retour dans la région de Zamość. Quand le train s'engagea au milieu de ces collines « toscanes » (dans les guides touristiques, cette région est appelée la Toscane polonaise, sans doute parce qu'on apprécie d'autant plus quelque chose de beau quand on peut le comparer à un lieu célèbre) et que les fenêtres des wagons filèrent le long des champs vert-jaune disséminés comme des mouchoirs à carreaux de part et d'autre des rails, l'émotion me gagna. Vraiment, je ne pus empêcher mes larmes de couler. Elles venaient d'un endroit très profond, ces larmes, peut-être ne m'appartenaient-elles pas. Une pensée me traversa alors l'esprit : ces larmes n'étaient pas les miennes, c'étaient mes gènes qui pleuraient. Une année plus tard, j'éprouvai la même émotion en entendant jouer l'ensemble folklorique hongrois Téka dans la vieille ville de Varsovie. Ton père, maman, était d'origine hongroise même si les traces tangibles de l'arrivée de ses ancêtres de Hongrie avaient depuis longtemps été perdues.

L'histoire familiale ne m'intéressait pas particulièrement, et si, parfois, il venait au monde chez nous un enfant qui n'était pas de type slave, œil sombre et brun, je me réjouissais, car j'y voyais toujours une promesse de beauté. Le père de ton père, par exemple, le grand-père de Sochy, était un bel homme à la moustache noire qui jamais n'a blanchi... Ou Ciesza, ta cousine, une Ferenc également. Et mes enfants: basanés, œil sombre.

Je suis allée au concert du groupe hongrois Téka par hasard. J'étais sur la place de la vieille ville de Varsovie parmi la foule qui écoutait, mais j'en ai sûrement entendu bien plus que le public présent. Quelque chose au fond de moi se mit aussi à jouer qui s'accorda entièrement à cette musique. Une nostalgie immense m'envahit sans raison, je fus secouée par un sanglot si insensé que je voulus fuir. Je n'étais pourtant pas une vieille mémé qui se souvenait des temps anciens, mais une femme encore jeune qui venait de commencer une nouvelle vie à Varsovie aux côtés d'un nouveau partenaire! Je n'arrivais pas à me dominer et voyais du coin de l'œil les regards étonnés des personnes debout près de moi. Elles se sont peut-être dit que j'étais souffrante ou que j'avais des soucis extra-musicaux... Ce n'était que du folk hongrois... Mais ces sons me prirent à la gorge. Sans passer par la conscience, ils atteignirent – comment dire? – mon identité? Cachée, ancestrale, mais inscrite en spirale dans le noyau de chaque cellule de mon corps.

Sais-tu que *téka* en hongrois veut dire « étagère »? Un endroit de la maison spécialement dédié aux souvenirs familiaux, aux documents, aux photographies. Je suis tombée tout récemment et par hasard sur la signification de ce mot. Quelle surprise, j'ai le rythme hongrois dans le sang! Comme toi et ton père.

## Les aurores du premier jour

Ta mémoire s'est consumée lentement, maman, et voilà tout ce qu'il en reste. Aujourd'hui, je me souviens de plus de choses que toi. Et puis je me suis documentée, j'ai interrogé les gens. Viens t'asseoir à côté de moi et essayons de réveiller nos souvenirs autant que nous le pourrons. Car c'est notre histoire commune. Parfois, il me semble qu'elle est davantage la mienne que la tienne...

Ce matin-là, quand ta mère te réveille et te sort de ton mauvais rêve, tu es heureuse de la voir et soulagée de constater qu'elle t'a retrouvée. La joie pourtant ne dure que quelques secondes. Ce moment du réveil, cet instant où tout est comme avant, se transformera aussitôt en un cauchemar dont il ne sera plus possible de se réveiller.

« Réveille-toi, Renia, habille les enfants », entends-tu ta mère te dire. Puis : « Il faut sortir, les Allemands sont dans le village. » Et encore : « Ils brûlent les maisons, ils attrapent les gens. » Tu entends et tu vois ta mère courir, saisir une chose puis une autre, se cogner aux murs de la pièce comme un insecte aux parois d'un bocal. Et tu vois son visage affolé dans la lumière pâle du petit matin. Tu t'arraches aux draps, tu décroches ton linge en train de sécher sur un fil près du poêle et tu le jettes sous le lit. « Mais que fais-tu là, Renia ? Il faut s'habiller ! »

Et après... tu ne sais plus.

Ta mère se met sûrement à habiller les enfants toute seule. On disait «les enfants» en parlant de Jaś et de Kropka car, toi, tu étais la grande. Après, elle est déjà dans la cour, elle dit: «Passe par la fenêtre, viens ici, il faut boucher les ouvertures de la cave avec des sacs.» La cave était en béton. Tu te mets à boucher les petites fenêtres avec des sacs de patates vides. S'entassaient déjà dans la cave: édredons, coussins, pelisse et vélo de ton père, chaussures d'hiver et couvertures, toutes ces choses que ton père avait transportées là pour les mettre à l'abri.

Et après, une fois de plus, tu ne sais plus.

– Mais tu te rappelles que ta mère décroche du mur une image de sainte (celle qui protège du feu) et qu'elle vous bénit avec...

– Elle prend l'image et fait un signe de croix. Je me souviens.

– Ensuite, elle pose le cadre et vous emmène. Vous sortez tous les quatre. Par la petite épicerie, car c'est par là que l'on sortait de la maison pour aller dans la cour. On entend des tirs et des cris. On sent la fumée.

Chez les Ferenc d'en face (la maison de tes oncles et grand-père paternels, au numéro cinquante-six, du côté sud de la route), autrement dit chez Staszka, ta cousine, la première à se réveiller est ta tante Anastasia. Staszka avait alors neuf ans, comme toi, et elle se rappelle que c'est le regard de sa mère qui l'arrache au sommeil. Comme si elle l'avait vraiment touchée. Les yeux de sa mère assise sur le lit sont posés sur elle mais ne la voient pas, car ces yeux écoutent et ne regardent pas. Staszka se met elle aussi à écouter. Derrière la fenêtre, elle entend des coups et des craquements secs. D'abord isolés, puis qui se répètent, et à nouveau isolés. Toutes les deux, elles écoutent et se fixent de leurs yeux aveugles. Sa mère se tourne vers le père qui dort et le secoue par l'épaule. Une fois, deux fois, mais il ne réagit pas. Les enfants bondissent hors du lit avant lui, ils sont là debout, pieds nus. La mère crie au père très fort qu'il se passe quelque chose, qu'on entend des bruits bizarres, il répond: «Ouais, ouais, c'n'est qu'le pépère qui se r'tourne dans son lit et qu'fait grincer les r'ssorts.» Et



il se pelotonne à nouveau contre le mur. La mère court alors à une fenêtre, puis dans l'autre pièce où loge l'oncle Antek, et revient vers son mari qu'elle secoue rudement par l'épaule : « Lève-toi, le village brûle ! Vite, vite, il faut habiller les enfants, lâcher les vaches dans le verger... »

La maman de Stefka (de Stefka Skóra, douze ans, maison quatre-vingt-trois) pleurait, elle avait oublié qu'il ne le fallait pas devant les enfants, elle pleurait et répétait : « Vite, levez-vous, il se passe quelque chose de mauvais, debout, vite. Les Allemands arrivent par le haut. »

On entendait des tirs et quelques bâtiments brûlaient déjà. Le père de Stefka sort en courant pour libérer la vache, puis il revient chercher les enfants. Une balle l'atteint, il tombe, il reste là étendu dans la cour.

Danusia (Ziomka, cinq ans, maison quarante-deux), réveillée en sursaut, pense aussitôt à ses lapins. Elle court ouvrir les clapiers. De peur, les lapins se sont blottis les uns contre les autres. L'oncle qui habite aussi dans la même maison accourt en criant « Mon Dieu, sauve-nous... » et s'écroule. Le voisin avec son jeune fils dans les bras tombe aussi. L'enfant ne roule pas bien loin, il rampe vers son père, l'étreint et le supplie : « Lève-toi, lève-toi, lève-toi... » Mais le papa ne se relèvera pas.

Staszek (Popowicz, treize ans, maison quarante-sept) se réveille au cri : « Le village brûle ! » Il bondit sur ses pieds. Derrière lui, Edzio (trois ans) et Marynia (cinq ans). Sa mère lui demande de conduire les bêtes dans le verger qui se trouve de l'autre côté de la rue. Mais Staś voit que les Allemands descendent des collines, en rang serré, arme au poing, prêts à tirer.

Et le verger soudain se trouve si loin, si loin...

C'est un tir de carabine qui réveille Marysia, quatorze ans (Marysia Szawara, maison cinquante-cinq). Elle se soulève, regarde par la fenêtre, voit que la voisine tombe et ne se relève plus. Marysia saute du lit avec ses sœurs et toutes courent se cacher dans les blés.

Dans la maison quatre-vingt-huit, quatre enfants voient leur mère s'écrouler, fusillée. Alors leur père, pris d'une immense colère, se jette sur l'Allemand, lui arrache sa carabine et la fracasse contre un arbre. Ensuite, un autre Allemand tue le père et trois enfants dans un même élan. Il n'en épargne qu'un, le petit Lencio.

Cette nuit-là, la famille de Franek (Franio Szawara, douze ans, maison onze) dort dans l'étable. Franio s'arrache au sommeil lorsque son père s'écrie : « Debout, le village brûle ! » Ils se lèvent et courent sauver la maison. Le père n'arrivera pas au but, il est abattu. La mère tombe, blessée, un autre Allemand qui passe par la cour l'achève. Puis il tire sur la sœur, Fela, seize ans, il la tue. Il tire sur l'autre sœur, Justynka, dix-huit ans, en visant plusieurs fois son ventre, elle est enceinte, elle est au sixième mois, elle survivra. Elle accouchera d'une petite Hania, malheureuse mentale, c'est ainsi que l'on disait joliment à la place de « malade mentale ». Hania Hatalaska n'a jamais vu son père, abattu ce matin-là, il avait vingt ans.

Staszek Szawara, l'oncle paternel de Franio et le tien aussi, habitait dans cette même maison numéro onze, côté ouest. Il a été tué ce jour-là. Sa femme (la sœur de ton père) a fait une hémorragie, elle est décédée peu de temps après. Ils ont laissé deux fillettes : Janka, cinq ans, et Czesia, trois ans. C'est cette Czesia qui ressemble tant à votre grand-père hongrois : œil sombre, cheveux noirs, ravissante.

– La maison numéro vingt-cinq était occupée par les Nizio, les parents de Bronka, celle qui est devenue par la suite une poétesse très connue. Curieux, n'est-ce pas ? Deux poétesse au village : toi, « la littéraire » et, elle, l'aède du peuple et de ses traditions. Tu te souviens d'elle ? Son nom de femme mariée est Bronisława Szawara. Vos familles devaient avoir des liens de parenté.

– Comme souvent à la campagne. La moitié des gens font partie de la famille, directement ou indirectement.

– C'est justement cette Bronka qui a mis des numéros à toutes les maisons incendiées pour les décrire l'une après l'autre dans son poème sur Sochy : qui habitait où, comment il a été tué et qui a survécu. Lorsqu'on a reconstruit le village,

on a numéroté les nouvelles maisons à l'envers comme pour conjurer le sort, exorciser le village... En 1943, Bronka avait quinze ans, un nombre d'années qui compte déjà dans une vie, c'est pour cela qu'elle se souvient de beaucoup plus de choses que vous. Et même de ce qui s'était passé les jours d'avant. La mère de Bronka était couturière et c'est chez elle que tu allais avec ta mère, tu te rappelles?

– On y allait en général en fin d'après-midi. On faisait reprendre un chemisier ou coudre une robe pour moi. Nous apportions le tissu.

– Cette Katarzyna Nizio, c'était une femme instruite, elle était abonnée à des journaux, elle lisait des livres, curieuse de tout ce qui se passait dans le monde, on pouvait apprendre beaucoup de choses en l'écoutant. Ils avaient une petite Marysia, la sœur de Bronka, et c'était avec elle que tu jouais par terre au pied de la machine à coudre.

– Nous nous amusions avec les chutes de tissu en les associant de diverses façons.

– Comme les puzzles que les enfants assemblent aujourd'hui.

– Elle s'appelait Marysia?

– Oui, Marysia, j'ai vérifié, c'est sûr. Elle aussi a survécu. Mais pas le frère cadet, Stasio. Bronka vit toujours, on la respecte beaucoup à Sochy. C'est elle qui m'a raconté ce qui s'était passé les jours précédents: les gens sentaient que quelque chose se préparait. Le dimanche, dans le village voisin d'Aleksandrów, la rumeur courait qu'on allait évacuer la population. Le père de Bronka l'avait entendu dire à Aleksandrów, justement, lorsqu'il était chez sa sœur Hałasicha, qui habitait à Rudka et dont la maison avait brûlé quelque temps auparavant. Il aidait à la construction de la nouvelle maison. Après l'incendie, ils avaient bâti une toute petite chaumière, où la pièce principale et la cave n'étaient pas encore finies. Quand il avait un peu de temps libre, le père allait donner un coup de main. C'est pour cela qu'il n'était pas chez lui ce dimanche soir quand les voisins étaient venus faire des messes basses, assis sur les marches de l'escalier.

«Bronka me l'a raconté ainsi: "J'rev'nais du rosaire à Tereszpól, on avait beaucoup chanté devant la statue de la Sainte Vierge, j'ai vu Witek et Józwa Szewc assis sur les escaliers, ils causaient. Je m'suis tout de suite jetée sur le lit tellement

qu’j’étais fatiguée après l’chapelet de mai, j’n’ai donc pas su de quoi ils causaient, les hommes. Mais v’là que pendant la nuit, ça cogne dans l’entrée, mère d’mande qui qu’c’est et c’est l’père qui r’pond: Ouvre! – Et pourquoi donc qu’t’arrives comme ça en pleine nuit? L’père dit qu’à Zwierzyniec, c’est tout plein d’Allemands. En rev’nant du travail, Jasiiek en a vu plein qui tournicotaient et se promenaient dans Zwierzyniec, à faire peur! Alors l’père a préféré s’en r’tourner tout d’suite chez lui. Jasiiek Hałasa, le mari de Hałasicha, l’a mis su’l’sentier de Biały Słup. Je rentre à la maison, a dit l’père, y vont faire des contrôles et, moi, ch’suis pas d’ici, mets-moi sur le sentier de Biały Słup.”

« Et il l’a mis.

« La route passe par là.

« Et le père a couru tout au long de cette route jusqu’à Sochy.

« La nuit suivante, c’est le 1<sup>er</sup> juin. Entre chien et loup, on entend frapper à la fenêtre. *Qui qu’c’est?* C’est Stach Jaroszów qui vient pour dire que quelque chose arrive par la montagne, ça va ça vient, ça passe d’un côté puis de l’autre: ce sont les Allemands, amenés en train jusqu’à Szozdów, qui se déplacent et se positionnent. Soudain, on entend un tir, on voit de la fumée. Elle est présente tout de suite, la fumée, car ils utilisent des balles incendiaires. Va, appelle les enfants, qu’ils se lèvent, dit papa, le village brûle. Et ça brûle à plusieurs endroits, dit Stach Jaroszów, doux Jésus, là-bas sur la colline ceux qui sont sortis du bois pillent déjà! Et il y a le linge lavé qui sèche sur le fil. Du côté de Masztalewicz, ça brûle aussi et on voit un nuage de fumée chez Mazur. Fais sortir la vache, me dit maman, et toi, passe le harnais au cheval, qu’elle dit au père, et va dans la cour. Papa d’montre Marysia: j’ai quelques piécettes, j’va les attacher à sa médaille, si les Allemands l’emmènent, le p’tit bout de chou y pourra au moins avoir un peu de pain, et j’lui fais aussi un p’tit carton avec son nom, au moins on saura comment qu’elle s’appelle.»

– Vous avez eu combien de temps à Sochy? Un quart d’heure? Vingt minutes? Dans certains villages, ils n’en ont eu que cinq. Cinq minutes pour s’habiller, jeter un peu de nourriture dans un sac, un coussin pour le petit, un chapelet, et hop, il fallait sortir ou alors les nazis refermaient la porte et faisaient brûler tout le monde avec la maison.

- Les nazis?! De qui parles-tu?
- D'accord, maman, je ne dirai plus «les nazis», je sais qu'on ne connaissait pas ce mot dans ton village à l'époque. On disait «les Allemands» et tout le monde savait ce que cela signifiait. C'était le nom de la peur. Chez vous, à Sochy, ils ne vous ont pas laissé de temps car vous n'en aviez pas besoin. Il n'y avait aucun plan pour vous, sauf celui de vous tuer. Pas la peine de tendre vos papiers parce qu'on ne vous envoyait nulle part et, pour mourir, peu importe l'identité des gens.

Enfant, je m'imaginai parfois que j'étais toi, Renia : je sors de la maison ce matin-là avec ma mère, mon frère et ma sœur plus jeunes que moi. Tous les gens du village font la même chose : ils se précipitent dans la cour, ils sortent en courant des quatre-vingt-huit maisons ; les Allemands dévalent par le haut, ils tirent d'en haut et, une fois tout près, ils incendient tout en continuant à tirer. Et toi, pendant ce temps, tu étales un tablier bleu sur l'herbe ! Même si tu me l'as racontée il y a plusieurs dizaines d'années, je n'ai jamais pu oublier cette scène jusqu'à aujourd'hui. À chaque fois que j'étends une couverture, un drap ou quoi que ce soit, à chaque fois, l'espace d'une fraction de seconde, dans ce geste, je suis toi avec ce tablier qui s'étale sur le sol.

– C'était le tablier que mon père portait au magasin. Pourquoi l'ai-je pris ? Je n'en sais rien. Peut-être parce qu'il y avait de la rosée dans l'herbe et que ma robe pouvait se mouiller ? Nous arrivons jusqu'au sentier étroit qui sépare notre cour de la propriété des voisins, et moi, j'ai ce tablier bleu et je l'étale tout simplement sur l'herbe près du sentier. Du bleu sur du vert... et je m'assieds dessus. Non, je ne m'assieds pas, je m'allonge. À demi étendue, à demi assise, j'observe. Un soldat arrive, il tient une botte de paille en feu et la pose sur le toit de la maison voisine, celle du maréchal-ferrant. Visiblement, les balles incendiaires que les Allemands ont utilisées au début avaient épargné cette maison. La femme du maréchal-ferrant est debout et porte les mains à la tête. Mon père est là aussi, debout, pas loin d'elle près de la clôture à quelques mètres de nous. Papa demande à un autre soldat qui porte une carabine s'il peut retourner à la maison chercher l'argent. Celui-ci répond oui de la tête. La femme du maréchal-ferrant dit : « N'y

va pas.» Papa dit à voix haute à maman : « Nous irons chez eux (c'est-à-dire de l'autre côté de la route, chez ses frères et le grand-père), je vais prendre la boîte. Ce qu'ils (les Allemands) feront avec tout le monde, ils le feront avec nous.» Dans la boîte en fer-blanc, il y avait la recette. Nous avions un magasin.

« Le toit de chaume de la maison du maréchal-ferrant s'embrase rapidement. Le nôtre est en bardeaux et ne s'enflamme pas encore. La sainte de l'image le protège.

« Maman dit alors : "Je crois que papa est mort, il est tombé."

« Je regarde : il est étendu sur le sentier. Il s'était éloigné de la clôture de cinq pas tout au plus. Je réponds : "Il s'est peut-être seulement couché." Il aurait pu le faire. Je veux y croire.

« D'autres Allemands s'approchent, ils sont deux : uniformes militaires verts et calots. Je ne me souviens plus de leurs visages, seulement de leurs uniformes sur le fond du ciel. Comme s'ils n'avaient pas de visages. Je me souviens en revanche parfaitement du geste : un des deux soldats vise maman avec sa carabine, elle est debout de l'autre côté du sentier tout près du champ de blé et tient ma sœur dans ses bras. Le soldat, avant même que les jambes ne ploient sous ma mère, dirige maintenant le canon de sa carabine vers l'enfant.

« Mais l'autre... l'autre repousse le canon pointé. Je n'ai que ce geste en mémoire, pas les tirs, comme s'il n'y avait pas eu de son. Maman fléchit, le canon fléchit et le tir part vers le sol. Et nous sommes assis, mon frère et moi, sur ce tablier, deux mètres plus loin. Tout cela est si proche, nous tous sur ces quelques mètres, alors qu'on aurait cru que cela s'était passé sur une grande place vide... Le deuxième soldat avait peut-être un petit enfant et c'était pour cela qu'il ne voulait pas qu'on tue un nourrisson ?

– Peut-être. Il sentait peut-être que tuer un enfant, c'était comme si l'on tuait un peu le sien...

– Ma sœur est étendue dans le blé, les yeux grands ouverts, elle n'a pas été tuée. Mon frère est assis à côté de moi.

– Lui m'a dit qu'il était debout et pas assis.

– Qu'a-t-il bien pu te dire ! Tout était affreusement silencieux. Comme si tout avait soudain cessé de fonctionner. Je ne vois pas ma mère, même si je sais qu'elle est couchée là, si près, si près. Je ne me rappelle pas comment elle est allongée... Non, je ne m'en souviens pas... Je me lève, je sens comme

une goutte glacée me traverser de l'intérieur. Depuis, je suis quelqu'un de tout à fait différent. Je prends mon frère et ma sœur par la main et nous empruntons le sentier pour atteindre la route. Nous passons à côté de papa. Il est couché sur le dos et il a un petit trou sur le côté droit de sa veste, là où la balle est allée se loger. Je n'ai pensé qu'à cela: la balle est entrée par là. Et j'ai remarqué que sa pomme d'Adam bougeait, on aurait cru qu'il avalait sa salive. Il portait sa nouvelle veste à chevrons bruns, et dans sa nouvelle veste, il y avait un tout petit trou.

– Ton frère a un autre souvenir: il dit que ton père était allongé sur le ventre et que le petit trou était du côté gauche, au niveau du cœur.

– Jaś n'avait que cinq ans et moi, neuf, alors qui se rappelle le mieux? Kropka ne se souvient de rien. Elle avait vu pourtant. Mais elle a tout enfoui sous le boisseau. Le soldat qui a tiré, ce n'est pas celui qui a autorisé papa à retourner dans la maison pour chercher les sous, c'est un autre, pas celui qui a mis le feu à la maison du maréchal-ferrant non plus, mais peut-être celui qui a tué maman. Papa gardait les sous de la recette dans une boîte en fer-blanc au magasin, ce matin-là il avait dû la cacher dans la cave. Il voulait aller prendre les sous pour payer une rançon sans doute, il pensait qu'on nous enverrait au camp de transit pour les personnes déplacées de Zwierzyniec comme ils l'avaient fait avec Wywłoczka, le village voisin.

– Mais non. Il n'y avait aucun plan de ce genre pour vous.

– Nous sommes passés à côté de papa, sa gorge tressautait, on aurait cru qu'il avalait sa salive. Machinalement, j'ai voulu avaler la mienne, mais je n'ai pas pu. C'était comme si l'on m'avait enfoncé un bâton dans la gorge. Nous voilà orphelins, c'est la pensée qui s'est accrochée à moi. Tout était affreusement silencieux.

– Jaś se rappelle la même chose, le silence.

– J'ai continué à marcher. Sans m'arrêter à côté de papa, je n'ai pas pu. Il me fallait continuer et poser un pied devant l'autre, on doit ressentir la même chose lorsqu'on ne peut pas bouger, lorsqu'on est pétrifié. J'avançais en tenant les enfants, entièrement pétrifiée, avec une seule phrase en tête: nous voilà orphelins.